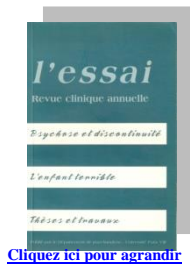


L'*Unheimlich*: du phénomène à la structure¹



Par Marcus André Vieira

Référence :

Vieira, M. A. L'*Unheimlich*: du phénomène à la structure. L'essai - Revue du Département de Psychanalyse de l'Université de Paris VIII, Paris, v. 2, p. 135-144, 1999.

L'inquiétante étrangeté, l'étrange familier, l'extime, sont autant de traductions de l'*Unheimlich* de Freud. On connaît la place d'honneur qui est réservée à cet affect par Lacan dans le séminaire sur l'angoisse où il subit un traitement dont les traductions ci-dessus nous donnent un aperçu. Ceci étant, on ne cherchera pas ici à cerner la lecture lacanienne des indications de Freud à propos de l'*Unheimlich*, voire de cerner l'*Unheimlich* lui-même. Je voudrais plutôt interroger le point de torsion entre celui-ci et l'angoisse afin de prendre la mesure de l'articulation de ces deux affects.

De ce fait nous n'examinerons pas la reprise de l'analyse freudienne du conte d'Hoffmann, "L'élixir du diable", qui sert à Lacan, à approcher l'angoisse à travers l'*Unheimlich*. Il nous suffira de remarquer que sa méthode, nous le verrons, laisse de côté toute approche fondée sur une conception *a priori* de l'affect qui chercherait à constituer une description de son essence. En accord avec cette méthode, je tiendrai par acquise l'idée d'un rapport essentiel entre l'*Unheimlich* et l'angoisse sans m'obliger à définir objectivement l'un ou l'autre pour interroger ce rapport. Nous pourrions, ensuite, puisque l'affect est toujours au premier plan au niveau du phénomène, nous servir de ce binôme pour introduire, à partir de la mise en discussion de la distinction entre ces deux affects, une interrogation sur le statut des points de rupture, des marques, qui constituent les distinctions essentielles dans la mare des phénomènes présentés au regard clinique.

Posons notre question. Il faut d'abord écarter toute distinction fondée sur la supposition de deux entités, deux essences distinctes, une pour chacun de ces affects. Une telle démarche équivaldrait à supposer l'existence de ces distinctions dans le réel. Or, il n'y a pas de rupture dans le réel, puisque c'est le symbolique qui introduit la coupure dans le tissu sans fissures du réel.² De ce fait, on doit considérer qu'une question telle "est-ce qu'il s'agit de rupture ou de continuité entre

ces deux affects?" n'est pas la meilleure façon de poser le problème. Du même coup, on voit l'intérêt réduit des questions du genre "est-il possible de distinguer ces deux affects?" car il est toujours possible d'introduire des distinctions au niveau du phénomène, c'est à dire, au niveau de l'imaginaire des formes individuées, par le recours à la nomination. On serait par là toujours capable de produire des distinctions, entre les affects en l'occurrence, en trouvant toute une série d'éléments distinctifs qui ne feraient, cependant, que dessiner des frontières à l'intérieur d'un même champ sémantique sans que l'on soit assuré de leur articulation au réel. De plus, à rester à ce niveau, on ne pourrait ordonner ce champ qu'ayant recours à des groupes et à des catégories *a priori* qui font des affects des événements hors sujet, hors transfert, bref, en dehors de l'expérience analytique.

On voit bien alors la question : puisque notre clinique vise un certain ré-ordonnement du réel du noeud symptomatique et puisque les distinctions sont assurées par le symbolique, qu'elle genre de discontinuité il faut y établir pour que l'on soit assuré de toucher au réel du symptôme? Ceci équivaut à se demander, comment, ou en quoi, une telle distinction peut être un outil clinique, ou encore: pourquoi et en quoi nos distinctions peuvent avoir un effet sur le symptôme?

Voyons ce que l'on peut apprendre à ce sujet avec le cas angoisse-*Unheimlich*.

ANGOISSE ET *UNHEIMLICH*

On pourrait relever le constat suivant en guise d'une première approche : ni Freud ni Lacan fondent des distinctions au niveau du phénomène. Un exemple suffit à démontrer cette thèse : la disjonction entre anxiété et angoisse, une plus objective et l'autre plus subjective, si prisée dans la psychiatrie et dans les catalogues affectifs, ne joue pratiquement aucun rôle chez Freud ou chez de Lacan. A rester à ce niveau, rien ne nous permet de distinguer l'*Unheimlich* et l'angoisse. Plus que ça : cette confusion ne vient pas du fait que Freud aurait peu examiné ces deux affects car c'est justement en partant du fait de leur indistinction/continuité au niveau du phénomène que Freud comprendra l'*Unheimlich*. C'est parce qu'il part de la prémisse que ce dernier *est* angoisse qu'il conclut qu'il se lie à quelque chose qui a été refoulé.

Epinglons alors trois thèses centrales du texte de Freud: 'l'*Unheimlich* se réfère à l'angoisse du complexe de castration', ensuite: 'On y assiste au retour constant du même sous la forme du double', et finalement: 'cet étranger n'a rien de nouveau ou de véritablement étranger, il est plutôt quelque chose de familier établi depuis longtemps dans le psychisme, qui s'est seulement aliéné avec le refoulement'.³

On voit que Freud montrera que l'angoisse est liée au retour du refoulé et que le refoulement fait, du plus intime du sujet, son plus étranger. La menace de la castration étant refoulée, elle acquiert ce caractère d'*Unheimlich* à la fois interne et étranger, auquel s'applique le terme lacanien d'extimité. A la suite de Freud, Lacan montrera que cette opération (phallique), qui peut être prise pour la définition même du refoulement, se fait sur un fond de rien, lequel est voilé/dévoilé dans l'angoisse. Il dégage ainsi ce que les thèses freudiennes laissaient percevoir sans en traiter directement. Ces points de vue nous sont résumés par S. André⁴ qui indique que Freud aurait trop porté le regard sur la clef phallique, et s'est, du coup, laissé aveugler par sa brillance, ce qui l'a empêché de traiter explicitement ce réel au-delà du champ phallique. Il a fallu Lacan pour nous indiquer que l'inconscient-ment. L'Oedipe "qu'il se plaît à représenter en scène primitive est en soi fermeture, suture de la béance de la cause, soit de ce qui reste hors scène où se trouve la cause véritable du sujet", d'abord Chose puis *a*. Lacan se sert ainsi de l'*Unheimlich* en montrant que

dans les contours du texte freudien il y a bien plus que ce dont pouvait se douter Freud lui-même, introduisant ainsi l'objet *a* à partir de ces coordonnées.

Il semble apparaître là une distinction fondamentale. Ceci étant, poursuivons un peu plus notre examen des indications de Lacan a ce sujet en reprenant plus en détail les développements consacrés à cet affect avant de dresser des conclusions.

Une de ses premières apparitions, sinon la toute première, se trouve dans le commentaire lacanien d'un passage de *Thomas l'obscur* de Blanchot. Il s'agit à ce moment d'aborder un point qui avait déjà été traité dans le *Séminaire I* où Lacan s'appuyait sur Sartre pour indiquer le moment fondamental où le sujet se voyant voir, suppose à l'autre un regard qui le rend objet. Il importe ici de marquer le tournant qui s'introduit avec Blanchot dans le *Séminaire IX* : la dialectique du regard ne concerne plus un objet *humain*. Déjà avec Sartre, Lacan avait insisté sur le fait que la vision des yeux de l'autre n'était pas nécessaire pour que s'instaure cette dialectique, l'exemple donné par Lacan à ce moment étant une fenêtre obscure. Une sorte de supposition était seulement nécessaire: "il suffit que quelque chose me signifie qu'autrui peut être là", disait Lacan. Maintenant, avec la théorisation de l'objet *a* et avec Blanchot, il n'y a plus d'intersubjectivité.

Comme on verra dans l'éclairant passage ci-dessous, Thomas est regardé par les mots:

Thomas demeura à lire dans sa chambre (...). Ceux qui entraient, voyant son livre toujours ouvert aux mêmes pages, pensaient qu'il feignait de lire. Il lisait. Il lisait avec une minutie et une attention insurpassables. Il était, auprès de chaque signe, dans la situation où se trouve le mâle quand la mante religieuse va le dévorer. L'un et l'autre se regardaient. Les mots, issus d'un livre qui prenait une puissance mortelle, exerçaient sur le regard qui les touchaient un attrait doux et paisible. Chacun d'eux, comme un oeil à demi fermé, laissait entrer le regard trop vif qu'en d'autres circonstances il n'eût pas souffert. Thomas se glissa donc vers ces couloirs dont il s'approcha sans défense jusqu'à l'instant où il fut aperçu par l'intime du mot. Ce n'était pas encore effrayant, c'était au contraire un moment presque agréable qu'il aurait voulu prolonger. Le lecteur considérait joyeusement cette petite étincelle de vie qu'il ne doutait pas d'avoir éveillé. Il se voyait avec plaisir dans cet oeil qui le voyait. Son plaisir même devint très grand. Il devint si grand, si impitoyable qu'il le subit avec une sorte d'effroi et que, s'étant dressé, moment insupportable, sans recevoir de son interlocuteur un signe complice, il aperçut toute l'étrangeté qu'il y avait à être observé par un mot comme par un être vivant, et non seulement par un mot, mais par tous les mots qui se trouvaient dans ce mot, par tout ceux qui l'accompagnaient et qui à leur tour contenaient en eux-mêmes d'autres mots, comme une suite d'anges s'ouvrant à l'infini jusqu'à l'oeil de l'absolu.⁵

On peut constater à quel point ce passage annonce tout autant la mante religieuse du séminaire sur l'angoisse que la boîte à sardines du *Séminaire XI*, mais il indique surtout, que:

L'objet humain se distingue originellement, ab initio, dans le champ de mon expérience, il n'est assimilable à aucun autre objet perceptible, en ce qu'il est un objet qui me regarde.⁶

C'est justement du passage de l'*Unheimlich* (en tant que celui-ci se rapporte à la castration et à l'image du moi, *i(a)*), à l'angoisse (en tant qu'elle se rapporte à *a*) que Lacan pourra cerner cet objet impossible. C'est aussi là-dessus que l'on peut matérialiser une disjonction entre les deux affects. Il suffit de penser à l'apologue de la mante religieuse qui situe l'angoisse et de le comparer à l'expérience d'étrangeté de Freud dans la porte vitrée de son compartiment de train pour voir que le double, si présent dans l'*Unheimlich* n'y est plus.⁷

L'OBJET...

Il faut donc se reporter à la distinction essentielle, établie suite au passage consacré à Thomas, entre a et $i(a)$:

Petit i de petit a , leur différence, leur complémentarité et le masque que l'Un constitue pour l'autre, voilà le point où je vous aurais menés cette année. Petit i de petit a , son image, n'est donc pas son image, elle ne représente pas cet objet de la castration. Elle n'est d'aucune façon ce représentant de la pulsion sur quoi porte électivement le refoulement, et pour une double raison, c'est qu'elle n'en est, cette image, ni la Vorstellung, puisqu'elle est elle-même un objet, une image réelle, un objet qui n'est pas le même que petit a , qui n'est pas son représentant non plus.⁸

L'objet est inscrit dans le signifiant toujours sous une "chasuble" imaginaire. C'est ce qui fait Lacan avancer que l'angoisse est sans cause car sa cause est a , cause impossible, ou encore: une cause qui n'est pas signifiante. De plus, elle n'a pas de contenu puisqu'elle ne se règle pas avec un complément de savoir (un sens) comme les autres affects. Toutes ces avancées peuvent être liées à une donnée centrale: l'angoisse se situe en-deça de l'image du moi. On peut considérer alors que dans cette distinction entre a et $i(a)$ se conçoit et se situe ce qui est le propre de l'angoisse et ce qui se réfère à l'*Unheimlich*.⁹

Nous avons donc une distinction de structure que l'on développera plus loin: tandis que l'*Unheimlich* se réfère à la scène, l'angoisse s'articule au réel au-delà de cette Autre scène. On peut poser que ces indications reprennent la proposition freudienne 'l'*Unheimlich* est de l'angoisse transformée', en l'articulant à son champ propre. Cela permet écarter une lecture hâtive qu'y verrait l'assomption freudienne d'un être d'angoisse, primordial, ineffable qui devient *Unheimlich* avec le refoulement.

On comprend alors pourquoi Lacan reprend cette "transformation" à un autre niveau, celui de la structure et d'une position du sujet par rapport à cette structure. Il ne sera plus possible d'y voir une quelconque immanence mais seulement une certaine position relative à la mesure des rapports entre le sujet et l'Autre. Cette position n'a pas de place au niveau des phénomènes. Elle les structure et les ordonne.

Avec ce pas d'accompli, arrêtons-nous sur ce que cette distinction comporte de risques. Malgré la force de cette distinction, on voit qu'elle perd toute ses assises si elle est prise en dehors de son cadre propre, c'est à dire, si l'on la prend non plus en tant qu'un jeu de relations mais comme un ensemble fermé de données phénoménales. Considérer l'affect comme le signe univoque d'une certaine position subjective équivaut à écarter la médiation obligée de l'Autre qui empêche tout accès direct au réel. Par conséquent, on ne peut assigner une position subjective déterminée à chaque affect car, en tant que phénomène, ils trompent (quoique l'angoisse fasse ici exception, du fait de son statut particulier). Notre question peut être donc reprise : à quoi sert cette distinction si elle ne nous informe pas à propos de ce qui se répète, qui revient toujours à la même place, bref, de ce qui se passe dans le réel?

... ET LA TOPOLOGIE...

Ceci étant posé, essayons de pousser encore un peu plus loin cette distinction. Reportons-nous au *Séminaire XI* où Lacan fait référence, de nouveau, à l'*Unheimlich*. Après avoir circonscrit l'objet a comme

tâche qui nous regarde, il nous dit:

Le monde est omnivoyeur mais il n'est pas exhibitionniste - il ne provoque pas notre regard. Quand il commence à le provoquer, alors commence aussi le sentiment d'étrangeté.¹⁰

Du moment où ce monde, qui, de me regarder, m'angoissait, se montre exhibitionniste, on passe du réel du regard à une dimension qui porte déjà en elle les traces du désir et de la demande (tel que l'on le voit dans le cadre de la perversion). Le regard passe de tâche à quelque chose qui se lie à une image de l'objet (i(a)), quelque chose qui a un sens. Ceci étant, entre le monde omnivoyeur et le monde exhibitionniste nous sommes renvoyés à un espace désigné, plus tard par Lacan, comme un "entre-deux imaginaire", "l'entre deux-sphères", tel qu'il le décrit dans les "Problèmes cruciaux de la psychanalyse":

Le cosmos lui même est quelque chose qui dépend d'une construction d'une nature parfaitement a-cosmique. C'est à ceci, à la sphère interne que, sous le nom de réalité, nous avons à faire dans l'analyse (...). Réalité apparente qui est celle de la correspondance en apparence modelée l'une sur l'autre, de quelque chose qui s'appelle l'âme à quelque chose qui appelle la réalité (...). Le psychisme, le sujet se représente comme la doublure d'une réalité qui, du même coup, devient réalité cosmique. Ce que la psychanalyse découvre, c'est que ce passage par où on arrive dans l'entre-deux, de l'autre côté de la doublure, cet intervalle qui est ce qui fonde la correspondance, c'est le monde de l'autre scène, le monde du rêve qui en est aperçu. L'Unheimlich.¹¹

Doit-on corréliser cet espace à l'axe i(a) et i(a)' du schéma optique? Ce serait aller peut-être trop loin que d'insister sur des correspondances hasardeuses. Il importe plutôt de noter simplement que la confrontation de l'*Unheimlich* avec l'angoisse nous introduit à ce champ imaginaire bordé où l'image du moi est comme que suspendue, paralysée dans sa fonction. Dans cet espace, l'*Unheimlich* se lie à une vacillation de l'image du moi qui entraîne la sensation de dépersonnalisation angoissante qui en est caractéristique. Une vacillation qui implique forcément une vacillation du double puisque mon image se constitue à partir de lui. Ceci implique aussi une déréalisation du monde, sphère constituée à partir de la sphère psychique, d'où l'idée d'un entre-deux mondes comme lieu de l'*Unheimlich*. On peut dire donc, pour emprunter le titre célèbre d'Alexandre Koyré que l'*Unheimlich* se déploie dans l'entre-deux, étant cependant corrélé à l'espace clos et à la sphère, tandis que l'angoisse est corrélé à l'infini du cosmos.

...DE L'ENTRE-DEUX.

Lacan nous le dit encore d'une autre façon. Il pose d'abord que le texte de Freud sur l'*Unheimlich* touche au point du franchissement de la fonction paternelle en indiquant que, bien que Freud ne soit pas explicite à ce sujet, l'angoisse nous intéresse justement parce qu'elle se lie à ce quelque chose qui est derrière le champ phallique du signifiant.¹² Il s'agit de traverser l'autre scène, l'*Unheimlich* étant l'ouverture de l'espace entre celle-ci et le réel tandis que l'angoisse se branche déjà sur cet au-delà du signifiant. C'est ainsi que Lacan nous dira que l'*Unheimlich* se présente sous la forme de "l'ambiguïté foncière qui fait son champ". Il le décrit à partir d'un exemple repris à Freud:

Vous allez de rue en rue, mais un jour, il arrive que sans savoir pourquoi, vous franchissez, invisible à vous-même, je ne sais quelle ligne, et vous tombez sur une place où vous n'avez jamais été, et où pourtant vous vous reconnaissez comme étant celle-là, cette place, où il vous souvient d'avoir été. Elle était là dans votre mémoire, comme un îlot à part. Quelque chose de non repéré qui, là, pour vous, ce rassemble. Cette place qui n'a pas de nom, mais qui se distingue par l'étrangeté de son décor, par ce que Freud pointe si bien comme l'ambiguïté qui fait le champ de l'Unheimlich. Voilà un mot où nous

*touchons l'identité de son endroit à son envers. Cette place que nous appelons l'autre scène. Celle qui est à cette place comme un décor. Vous savez que ce n'est pas que ce qui est de l'autre côté du dehors qui est la vérité. Si vous êtes sur la scène, c'est vous qui êtes dans le réalisme du décor.*¹³

Ce lieu correspond en quelque sorte au décollage du réel et du symbolique, qui était assuré par l'imaginaire. C'est pénétrer *dans* la dimension du sens pour autant qu'elle devient à ce moment, non plus ciment du réel et du symbolique mais un espace, moebien. Le dévoilement de cet espace compromet l'assurance habituelle de l'existence d'un dedans et d'un dehors. Il y apparaît la dimension de bricolage de cette construction, sphère maintenue en tant que telle par cette goutte de colle qui fixe la bande de moebius et lui donne l'apparence d'un cercle fermé, ce que Lacan désignera par l'extraction de l'objet a. A partir de là, ce qui touche à la réalité imaginaire agit aussi dans le réel.

*Mais à revenir dans ce lieu, et pour le comprendre, et pour qu'il ait pu être saisi, être même découvert, pour qu'il existe dans cette structure qui fait qu'ici se rencontre la structure de deux faces opposées qui permettent de constituer cette autre scène, il faut qu'ailleurs ait été constitué la structure d'où dépend l'a-cosmique du tout. La structure du langage est capable, non pas bien sûr de l'adéquation absolue du langage au réel, mais de ce qui dans le langage, introduit dans le réel tout ce qui nous est accessible d'une façon opératoire, le langage entre dans le réel, et il y crée la structure; nous participons à cette opération et y participant, nous y sommes inclus, impliqués dans une topologie rigoureuse et cohérente qui fait que toute porte poussée en un point de cette structure ne saurait aller sans le repérage l'indication stricte du point où est l'autre ouverture. Ici, il me serait facile d'évoquer le passage de Virgile, les deux portes du rêve: porte d'ivoire et porte de corne qui nous ouvrent sur le champ de ce qu'il a de vrai dans le rêve.*¹⁴

Le lieu de l'étrangeté correspond ainsi, en poursuivant l'analogie, à une ouverture à l'espace ambigu de l'entre-deux-portes qui fonctionnaient normalement accolées comme une seule, tandis que l'angoisse correspondrait plutôt à la dissolution de cet espace, duquel il ne reste que le cadre de la porte qui donne sur le réel. C'est ainsi que Lacan oppose, à ce moment, l'*Unheimlich* à l'amour pour autant que, pour ce dernier, "son champ est profondément ancré dans le réel", se liant au franchissement de la réflexion spéculaire, à un "passage au-delà du miroir, en tant que rencontre". Certes, l'amour est l'imaginaire de la rencontre, l'illusion de la fusion de deux en Un, mais Lacan signale aussi que, par l'intermédiaire de cette *Gestalt* de complétude, il permet une rencontre réelle. A l'*Unheimlich*, par contre, s'articule la paralysie de l'entre-deux sans qui se touche le réel, à cet affect se lie plutôt l'inertie de l'imaginaire, ce que la métaphore de l'entre-deux indique bien, et c'est pour cette raison que Lacan l'associera plus tard à l'inhibition : puisque la colle qui fixait les deux portes est perdue et que l'on est immergé dans cette dimension de l'entre-deux, comment agir sur le réel? De ce fait, on comprend que l'*Unheimlich* soit effectivement décrit dans "Le sinthome" comme un espace d'inertie imaginaire, qui sera opposé à la topologie des noeuds, posée comme un moyen de vaincre l'inhibition.

*Néanmoins je dois dire que cette géométrie qui est celle des noeuds, dont je vous ai dit qu'ils manifestent une géométrie tout à fait spécifique, originale, est quelque chose qui exorcise cette inquiétante étrangeté. Il y a là quelque chose de spécifique. L'inquiétante étrangeté relève de l'imaginaire incontestablement (...). Je veux dire que c'est pour autant que l'imaginaire se déploie selon le mode de deux cercles (...) c'est pour autant qu'ici se joint à l'imaginaire du corps, quelque chose comme une inhibition spécifique qui se caractériserait spécialement de l'inquiétante étrangeté que provisoirement tout au moins je me permettrai de noter ce qu'il en est, quant à sa place, de ladite étrangeté.*¹⁵

SAVOIR E NOMINATION DU PHENOMENE

En reprenant ces indications de Lacan nous avons vérifié comme, dans un chemin qui va de la théorisation de l'objet à la topologie, Lacan est capable de disjointre *Unheimlich* et angoisse. Dans cette voie nous dépassons le cadre imaginaire et nous nous plaçons au carrefour structural des trois registres.

La distinction, assez robuste, que cette voie dessine peut servir comme clef pour rouvrir une dernière fois notre question. Il s'agit de s'apercevoir que la méthode indiquée par Lacan, et que nous avons essayé de suivre ici à la lettre, implique une expérience plus qu'un savoir à l'origine du traitement donné au phénomène dans l'analyse. Ceci est présentifié sous des nombreuses formes dans l'enseignement de Lacan. Un exemple, directement lié à notre sujet, suffit à le démontrer: dans le séminaire sur l'angoisse Lacan pose un passage obligé par les mots du conte d'Hoffman pour en saisir la structure et la place qu'y prend l'affect:

Lacan nous montre, dans son commentaire de ce conte, qu'il faut, s'il on veut être en accord avec l'expérience analytique, accepter de n'atteindre l'affect que par un détour, en fondant son approche sur ce quelque chose dont on ne peut parler que de travers, que l'on ne peut nommer, mais qu'organise le niveau des phénomènes, où s'insère l'affect. Toute son analyse de ce conte vise à nous engager dans cette voie. Dans les méandres du texte, on "se perd", nous dit Lacan, en touchant l'expérience par où "le sujet accède à son désir mais uniquement à se substituer à l'un de ses propres doubles". Quelque chose d'un reste se transmet au fur et à mesure de la traversée des doubles qui s'y effectue, de manière analogue à ce qui se passe dans une analyse et qui permet de situer cet affect.¹⁶

Dans le même esprit, nous avons parcouru les indications de Lacan à propos du rapport entre ces deux affects. On conviendra que, du fait d'avoir suivi les distinctions de structure entreprises par Lacan à leur endroit, nous avons eu un gain de savoir qui peut favoriser leur maniement dans la cure. Ceci étant, il est aussi apparu à quel point il est impossible de donner consistance *a priori* à ce savoir car ce n'est pas celui-ci qui décide de l'acte. C'est ce dernier qui fera qu'une nomination implique un nouvel nouage - lequel viendra toucher au symptôme - et pas la nomination en soi.

Notre parcours constitue ainsi une expérience qui, espérons, peut éventuellement orienter l'analyste dans la cure, mais qui ne peut faire lieux de rupture ou de distinction en soi sauf à y ajouter l'acte. On voit alors que ce n'est que sous transfert que l'on peut opérer la rupture et ceci à travers l'acte: l'acte de nomination d'un affect du côté de l'analysant, par exemple, qui pourra alors parler de cette expérience et, de ce fait, la situer dans la structure de son discours, du circuit de ses signifiants-maîtres, en tant qu'étrangeté, dépersonnalisation, entre autres noms. C'est ce qui pourra faire ex-sister un réel qui, en retour, situera cette structure soit comme le lieu étrange de l'entre-deux soit comme un angoissant lieu vide. Pourvu que l'acte de l'analyste puisse alors prendre ses coordonnées de cette topologie faisant scansion qui puisse séparer le sujet de son lieu d'étrangeté. On peut miser alors sur une certaine ouverture au réel qui peut encore, bien entendu, être fixé par l'angoisse mais qui peut aussi être invoqué au point infini de l'enthousiasme ou encore au rendez-vous heureux du gay savoir.

¹ Ce texte est issu d'un retour, après-coup, à une des sections de mon travail de thèse de Doctorat, soutenue en 1996 au Département de psychanalyse de Paris VIII et publiée par les Presses Universitaires de Rennes (Cf. VIEIRA, M. *L'éthique de la passion*, PUR, Rennes, 1998.

Publié à l'origine en portugais sous: Vieira, M. A. A inquietante estranheza : do fenômeno à estrutura. *Latusa*, Rio de Janeiro, v. 1, n. 4/5 p. 123-138, 1999.

Une autre version portugaise a été publiée en 2020: Vieira, M. A. A inquietante estranheza: do fenômeno à estrutura. *Revista da Escola Brasileira de Psicanálise*. n.83. pp. 199. 2020.

² Cf. à ce sujet LACAN, J. *Le séminaire, livre I: Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, pp. 254 e 297.

³ FREUD, S. *Inquietante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, pp. 213-263 (cf. surtout p. 246).

⁴ ANDRE, S. "A propos de l'inquietante étrangeté", *Actes de l'ECF* vol. X, 1986, p. 75.

⁵ BLANCHOT, M. *Thomas l'obscur*, Gallimard, Paris, 1950. p. 27/28 (repris par Lacan dans la dernière séance de son séminaire sur l'identification).

⁶ LACAN, J. *Le séminaire, livre I: Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 240.

⁷ “J’étais assis tout seul dans un compartiment de wagon-lit, lorsque sous l’effet d’un cahot un peu plus rude que les autres, la porte qui menait aux toilettes attenantes s’ouvrit, et un monsieur d’un certain âge en robe de chambre, le bonnet de voyage sur le tête, entra chez moi. Je supposai qu’il s’était trompé de direction en quittant le cabinet qui se trouvait entre deux compartiments et qu’il était entré dans mon compartiment par erreur; je me levai précipitamment pour le détromper, mais m’aperçus bientôt, abasourdi, que l’intrus était ma propre image renvoyée par le miroir de la porte intermédiaire. Je sais encore que cette apparition m’avait foncièrement déplu. Au lieu donc de nous effrayer de notre double, nous ne l’avions Mach et moi [Freud avait rapporté une histoire semblable racontée par E. Mach], tout simplement pas reconnu. Mais le déplaisir que nous y trouvions n’était-il pas tout de même un reste de cette réaction archaïque qui ressent le double comme une figure étrangement inquiétante?” FREUD, S. *L’inquiétante étrangeté et autres essais*, p. 257, note 1.

⁸ LACAN, J. *Le séminaire, livre IX: L’angoisse*, inédit, séance du 27/6/62.

⁹ Référons-nous à ce que Lacan nous indique à la fin du séminaire sur l’angoisse: “Si nous ne distinguons pas l’objet *a* du *i(a)*, nous ne pouvons pas concevoir ce que Freud rappelle et articule puissamment (...) sur la différence radicale qu’il y a entre mélancolie et deuil” (*Ibid.* séance du 3/7/63). Nous pouvons peut-être étendre cela à notre question ce que donnerait: ‘si nous ne distinguons pas l’objet *a* du *i(a)*, nous ne pouvons pas concevoir la différence entre angoisse et les autres affects’.

¹⁰ LACAN, J. *Le séminaire, livre XI - Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Paris, Seuil, 1973, pp. 71/72.

¹¹ LACAN, J. *Le séminaire, "livre XII: Problèmes cruciaux pour la psychanalyse"*, inédit, séance du 16/12/64.

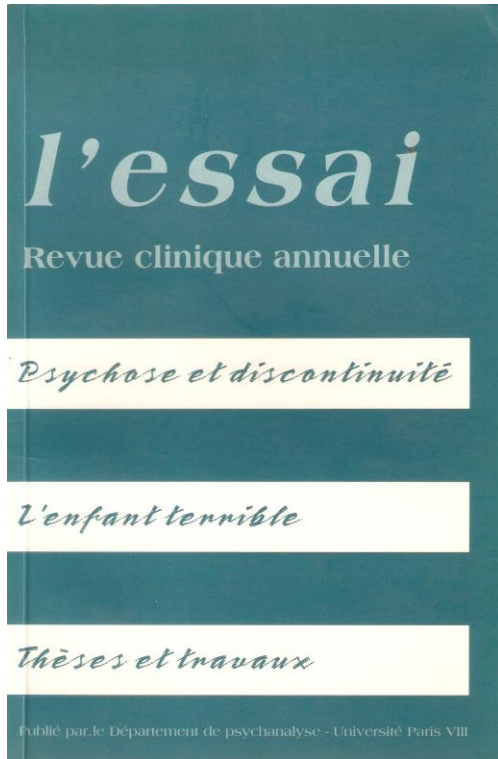
¹² A ce point précis se branche l’éthique. S. André résume clairement ces avancées: “C’est l’autre versant du père primitif [réel] que Lacan nous révèle au coeur de notre acte: celui par où ce que Freud appelait père se manifeste comme objet *a* offert en pâture au désir de l’Autre. C’est ce devant quoi Kierkegaard s’arrête, à la fois admiratif et incrédule, se sentant incapable d’accéder à la suspension de l’éthique que cette position implique - c’est-à-dire le franchissement de la position paternelle” (ANDRE, S. *Art. cit.*, p. 78).

¹³ LACAN, J. *Op. Cit.*

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ LACAN, J. *Le séminaire, livre XXIII - "Le sinthome"* (1975/1976), in: *Ornicar?*, n^{os} 6 à 11, 1976-1977, séance du 16/12/75.

¹⁶ Cf. VIEIRA, M.A. *L’Ethique de la passion* PUR, Rennes, 1998, pp. 220 et suiv.



l'essai
Revue clinique annuelle

DIRECTEUR
Guy Briole

COMITÉ ÉDITORIAL
Marie-Hélène Briole, Fabien Grasser
Dominique Miller, Pierre Naveau

RÉALISATION
Marc Agler, Marie-José Astroum, Patrick Clervoy, Monique Délius,
Marie-Hélène Encrevé, René Fiori, Stella Harrison,
Johanna Martin, Caroline Mehallel, Anicette Sangnier.

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Jacques-Alain Miller

Rédaction
118, rue de Turenne, 75003 Paris
Diffusion
Section clinique de Paris, 250, boulevard Voltaire, 75011 Paris
Administration
Département de psychanalyse, Université de Paris VIII,
2, rue de la Liberté, 93526 Saint-Denis Cedex 02

Copyright : l'essai, 1999.
Dépôt légal juin 1999
ISSN en cours

2 *Sommaire*

Thèses et travaux

Le Roi de Mal, <i>Dalila Roger-Hacjan</i>	127
L'Unheimlich : du phénomène à la structure, <i>Marcus André Vieira</i>	135
Phénomènes localisés du corps, <i>Christiane Albert, Bernard Albert, Marie-Thérèse Babonneau</i> <i>de Wollemont, Francis Ratier</i>	145
Le pousse-à-la-femme et les structures cliniques de la psychose, <i>Eduardo T. Mahieu</i>	151
Caractère et pulsion dans l'oeuvre de Freud, <i>Fabian Fajuruaks</i>	167
« Il n'y a pas de billet gratuit », <i>Schlomo Lieber</i>	173